

tieux, analysant et traduisant personnellement les passages qui aident la démonstration de sa thèse. Il y a peu de fautes de frappe : existât p. 109, dissoute p. 111, *Graci* p. 132, *singolorum* p. 138. Les reproches qu'on pourrait faire portent évidemment sur des points de détail techniques : p. 165, on cite habituellement *Medicina Plinii* plutôt que « Pline Junior » qui pourrait prêter à confusion (consulter la *Bibliographie des textes médicaux latins*, Saint-Étienne, 1987) ; p. 224-232, la réflexion sur le mot « patient », qui est réfuté comme traduction de *aeger* notamment, aurait gagné à être précédée d'une définition de ce mot en français, qui préciserait que l'auteur entend par là patient opposé à médecin ; mais la définition donnée p. 370 « celui qui souffre » au sens étymologique infirme toute sa réflexion ; p. 365-67, l'opium ne figure pas dans la liste des antalgiques, alors qu'il est mentionné p. 371. Bref, cette synthèse très soignée sur la question de la pratique médicale d'après l'œuvre de Celse, sur la façon de lire et de consulter le *De medicina* dans l'Antiquité, sur la relation entre soignant et malade, intéressera les spécialistes pour les apports nouveaux concernant le mode de lecture du texte, et fournira une introduction à ceux qui veulent s'initier aux études celsiennes.

Valérie GITTON-RIPOLL

Martin STÖCKINGER, *Vergils Gaben. Materialität, Reziprozität und Poetik in den Eklogen und der Aeneis*. Heidelberg, Universitätsverlag Winter, 2016. 1 vol., VIII-282 p. (BIBLIOTHEK DER KLASSISCHEN ALTERTUMSWISSENSCHAFTEN. Neue Folge. 2. Reihe, 148). Prix : 45 €. ISBN 978-3-8253-6462-5.

Ce volume analyse différents cas de figure qui mettent en œuvre, chez Virgile (et plus précisément, dans les *Bucoliques* et dans l'*Énéide*), la sollicitation ou l'exercice d'un don, matériel ou immatériel, sincère ou trompeur, à dimension sociale ou pourvu d'une valeur symbolique, voire métalittéraire – les trois paramètres mentionnés ne s'excluant pas, et leurs pôles devant se concevoir moins comme des contraires ou des contradictoires que comme des complémentaires, ce qui autorise des interprétations complexes et plurielles. Disons-le d'emblée : Martin Stöckinger exige beaucoup de son lecteur ; celui-ci doit, en effet, parcourir avec patience des « close readings » qui trouvent leur inspiration dans l'anthropologie, la sociologie, la philosophie, la théorie littéraire (structuraliste, postmoderniste, déconstructionniste)... Mais, même si l'exposé souffre parfois de cet éclectisme méthodologique et mène à des conclusions qui ne sont pas toujours indiscutables, l'effort en vaut finalement la peine. Pour chacun des passages examinés, l'auteur ouvre des pistes fécondes et jette un éclairage pertinent sur les mécanismes de représentation qui caractérisent l'écriture virgilienne. Les limites de la présente recension m'interdisant d'entrer dans le détail de toutes les analyses, je me centrerai ici sur quelques aspects que je crois nécessaire d'aborder. Selon Stöckinger (p. 32-35), l'offre frustrée, et finalement retirée, de Corydon dans la deuxième *Bucolique* se laisserait comparer aux déboires et réactions de l'*exclusus amator* élégiaque. Il est cependant excessif de soutenir que, dans le poème 2.23 de Propertius, les vers 17-18 introduisent un « Tu » qui ne se réduise pas, via l'emploi impersonnel de la deuxième personne, à un simple « rôle » relevant d'un « script » préétabli. Par ailleurs, le texte en cause appartient à une section du Livre 2 où Propertius démarque les *Satires* d'Horace et, plus particulièrement, l'idéologie de ces

« vieux Romains » qui, en accord avec un tropisme récurrent de la pensée conservatrice, voyaient dans le recours aux prostituées une forme de protection de l'ordre établi. Quand il traite de la troisième *Bucolique*, Stöckinger évoque, après J. Farrell et M. von Albrecht (p. 64, 83), la « problématique sociale » liée à la concurrence qui se noue entre des poètes appartenant au cercle d'un même patron. Mais son analyse, essentiellement articulée en termes de possession ou de vol, de gage ou de revendication, néglige trop, à mon sens, l'opposition, mise en évidence par C. E. Schultz (*AJPh* 124 [2003], p. 199-224), entre les bergers-poètes antagonistes et leur juge Palémon, qui ne manifeste aucune empathie à leur égard. Aux p. 80-81, Stöckinger cite les vers 76-79 sans aborder la difficulté que soulève la seconde occurrence du vocatif *Iolla*, qu'on peut mettre dans la bouche de Phyllis ou dans celle de Ménélaque. Contrairement à l'auteur, je privilégierais la deuxième hypothèse dans la mesure où, sur la base de *B.* 2.57, elle instaure un contraste bienvenu entre la soumission que manifeste Daméas vis-à-vis d'un riche propriétaire et le rapport, mêlé de défi ou de forfanterie, que Ménélaque prétend avoir tant avec ce personnage qu'avec Phyllis elle-même ; de même, le fait que la devinette posée par Ménélaque soit bien plus aisée à résoudre que celle de Daméas (vers 104-107) revient, dans le chef de Ménélaque, à disposer de Phyllis sans se soucier de ce que ressentirait la jeune femme ou son maître Iollas. Dans les parties consacrées à l'*Énéide*, Stöckinger, à la suite de W. Moskalaw, exploite abondamment le jeu verbal qui associe *donum* à *dolus* ; aux occurrences qu'il signale alors, j'ajouterais le lien paronomastique entre *dolo diuum* (4.95) et *dono diuum* (2.269, ironiquement dit du sommeil qui envahit les Troyens avant la prise de leur cité). Mais l'exposé passe sous silence l'étymologie rattachant *dolus* à *dolor*, attestée dans un fragment de Pétrone que reproduit Isidore de Séville (*Orig.* 5.26.7), et dont on rencontre des exploitations poétiques non seulement chez Plaute (*Most.* 716 ; *Truc.* 456-461) et Propertius (3.24.17-18, où il faut rejeter la banale correction *uolens*), en *CLE* 637.1-2 et *AE* 2003.199.6, mais aussi, comme l'a remarqué M. Paschalis (*Virgils Aeneid*, Oxford, 1997, p. 25-26, 34-36, 70, 227-228), dans l'*Énéide* elle-même. Cette association *dolus-dolor*, incarnée depuis Homère par la figure d'Ulysse, confère à *Dulichium/-us* une remotivation dont témoignent 3.271-273 et *Ov. M.* 13.711-712 : *Dulichium /-os... saeui ... / fallacis Ulixi(s)*. Par contrecoup, des jeux verbaux lient la famille lexicale de *donum* à celle de *dolor* : *Pl. Truc.* 633-634 ; *Prop.* 1.17.19-22 ; *Ov. Am.* 3.9.50-51, *H.* 6.76-77, *M.* 7.720, 9.212-213 ; *Sen. Med.* 1015-1016 ; chez Virgile : *et, cum uidisti puero donata, dolebas* (*B.* 3.14). Stöckinger pourrait d'ailleurs invoquer cette donnée supplémentaire en faveur du parallèle qu'il trace entre le Cheval de Troie, gros d'une troupe de guerriers, et Pandore (p. 151-161), puisque *dolor/doleo* et *labor* – deux termes-clés de l'*Énéide* (1.9-10, 2.3-11, etc.) – véhiculent une allusion à l'accouchement. Aux p. 99-109, Stöckinger montre que le vers 4.79 (... *pendetque iterum narrantis ab ore*) démarque Lucrèce (1.37), de sorte que Didon est un Mars subjugué, et détourné de la guerre, par l'incarnation de Vénus que constitue Énée. Ce rapprochement judicieux aurait bénéficié d'un renvoi à 1.715-717 (... *ubi complexu Aeneae colloque pependit* ...) : Cupidon, qui a pris l'apparence d'Ascagne, entretient, avec Énée, un rapport faussement filial qui fournit à Didon abusée le prétexte et le modèle de sa relation dévorante au Troyen ; ainsi l'enfant devient-il, pour elle, le substitut fétichiste de l'homme comme de la femme à l'intérieur du couple fantasmé (voir encore 4.84-85). On trouve un parallèle analogue

entre 1.714 (... *et pariter puero donisque mouetur*), sur la passion brutale qui s'empare de Didon, et 7.251-252 (*nec purpura regem / picta mouet nec sceptrata mouent Priameia*) où – l'auteur le souligne pertinemment (p. 171-175) – Latinus prend la peine de confronter la réalité qu'il perçoit *in situ* aux présages qu'elle paraît confirmer. Stöckinger consacre de nombreux développements au rôle des artefacts, dont il soutient qu'ils possèdent une « biographie » qui me semble devoir être analysée, sur le plan conceptuel, comme une continuité causale. On sait qu'aux yeux de l'être humain, cette caractéristique l'emporte souvent sur les propriétés proprement matérielles ou fonctionnelles de l'objet : si je conserve pieusement la montre de mon père, dont le modèle a été reproduit en des millions d'exemplaires que je serais incapable de distinguer entre eux, l'« authenticité » de cette montre ne dépend que de sa présence à tous les stades d'une chaîne causale qui me relie à mon père ; si j'apprends que quelqu'un a cassé cette montre, et lui a substitué un autre exemplaire sans me le dire, j'éprouverai un certain ressentiment alors même que je ne puis déceler aucune propriété intrinsèque qui séparerait le nouvel exemplaire de l'objet « authentique » (voir ma *Poétique de l'évocation*, Paris, 2011, p. 38-39). Dans la pensée mythique, l'histoire causale des artefacts est fréquemment perturbée, soit par l'intrusion d'un « faux » – comme dans la « biographie » du Palladium, discutée aux p. 213-215 –, soit par l'existence de paires symétriques – telles l'épée troyenne d'Énée, avec laquelle Didon finit par se donner la mort (4.507, 646-647), et l'épée qu'il porte, comme cadeau de la reine (4.261-262), lorsqu'il se mue, pour un temps, en un souverain illégitime de Carthage (p. 134-135, 163, 186-188). La dualité de l'« authentique » et du « faux » résout des apories spatio-temporelles : selon une chronologie intuitive, le vol du Palladium par Ulysse et Diomède devrait clôturer la chute de Troie, mais il l'explique, dans le discours mensonger de Sinon, que les Grecs aient construit le Cheval qui permettra à cet événement de s'accomplir ; d'où l'idée qu'Ulysse et Diomède n'aient dérobé qu'un « faux ». La symétrie crée des réciprocitys à forte dimension symbolique : l'oubli d'Énée lui fait laisser auprès de Didon une épée qu'il a échangée avec un artefact équivalent par ses qualités matérielles et fonctionnelles ; dès lors, Didon retourne contre elle une arme déjà « romaine ». Dans *Roman Catullus and the Modification of the Alexandrian Sensibility* (Hildesheim, 1990), J. K. Newman insiste très justement sur la « verticalité » du temps mythique, où la similarité l'emporte sur la cohérence chronologique ; les dédoublements « horizontaux » qui affectent l'histoire causale des artefacts induisent, somme toute, des effets comparables.

Marc DOMINICY

Stephen J. HEYWORTH & James H. W. MORWOOD, *A Commentary on Vergil, Aeneid 3*. Oxford, Oxford University Press, 2017. 1 vol. relié 21,6 x 13,5 cm, 4 cartes, 352 p. Prix : 80 £. ISBN 978-0-19-872781-1.

Après un commentaire du livre 3 de Properce publié en 2011 et bien accueilli par la critique, c'est au chant 3 de l'*Énéide* que le tandem oxfordien Heyworth-Morwood a choisi de consacrer un nouvel ouvrage qui s'inscrit dans la prestigieuse lignée (particulièrement dynamique en ce moment) des commentaires d'Oxford. Ce livre 3 de Virgile, parfois qualifié de « chant le plus ennuyeux de l'*Énéide* », a pourtant été